

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010009393

TA 12803

TRESORS DE MON PAYS

ANDRÉ DONNET

SAILLON



EDITIONS DU GRIFFON
NEUCHÂTEL



55/37

TRÉSORS DE MON PAYS

47

ANDRÉ DONNET

SAILLON

bourg médiéval



ÉDITIONS DU GRIFFON
NEUCHÂTEL

TA 12803

LA COUVERTURE A ÉTÉ DESSINÉE PAR

ANDRÉ ROSSELET

PHOTOGRAPHIES DE MAX-F. CHIFFELLE, LAUSANNE,
A L'EXCEPTION DES N^{os} 18, 42 ET 46 QUI SONT DE
CH. PARIS, LAUSANNE. LE PLAN DE LA PAGE 48 EST DU
A L. BLONDEL. LES PLANCHES ONT ÉTÉ TIRÉES PAR
ROTO-SADAC S. A., GENÈVE. COUVERTURE EN COULEURS
PAR LA MAISON JORDI, A BÉLP. ACHÉVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE PAUL ATTINGERS S. A., A NEUCHÂTEL,
EN OCTOBRE 1950.

A Raphaël Roduit
promoteur de ce « Saillon »
en cordial hommage.

SAILLON

LES voyageurs des temps modernes n'ont guère fait escale à Saillon. Sur la grand-route qui longeait la montagne de Martigny à Riddes où l'on franchissait le Rhône sur un pont de bois pour joindre Saint-Pierre de Clages, ils laissaient à leur gauche le bourg juché sur son rocher et isolé par de nombreux marécages.

Hildebrand Schiner, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, dans sa *Description du Département du Simplon*, parue en 1812, consacre à peine quelques lignes à ce village ; dans le français barbare qui lui est congénital, il émet de banales considérations sur la salubrité de l'air et les vertus de sa « source d'eau tiède minérale ».

C'est de nos jours seulement que l'on a commencé à s'intéresser à Saillon quand, à l'invitation d'hommes avisés, le public s'est tourné vers nos monuments d'art et d'histoire et en a compris la valeur. Sans doute, des poètes et des peintres avaient déjà, plus ou moins secrètement, élu ce village. Farinet, le faux monnayeur poursuivi pendant dix ans par la police, y avait cherché un asile, et c'est là qu'il a sa tombe, au pied du clocher. Le peintre Courbet exilé y plantait son chevalet en 1874, également « pour se mettre à l'abri des curieux ». Mais la découverte de Saillon, nous la devons à un archéologue vaudois, Albert Naef, qui a rédigé un remarquable rapport pour la « Commission de conservation des monuments historiques suisses » ; dans les lignes qui suivent, nous avons sans cesse eu recours à ce texte trop peu connu, publié en 1895 dans l'*Indicateur d'antiquités suisses*. Il convient aussi de rendre ici un hommage de reconnaissance à M. Louis Blondel, archéologue cantonal de Genève, qui s'emploie depuis longtemps à étudier nos châteaux et nos ruines ; ses nombreux travaux, notamment son article sur les *Donjons circulaires* (Genève, 1935) et les monographies qu'il publie dans *Vallesia*, ont apporté et apportent encore des contributions extrêmement précieuses à la connaissance de nos monuments.

Situation.

→ En remontant la vallée du Rhône, de Martigny à Sion, à égale distance, à peu près, de Saxon et de Riddes, on aperçoit sur la rive droite du fleuve, un long contrefort rocheux, très escarpé, allongé d'ouest en est ; c'est sur cette colline, dont le point culminant est à une altitude de 560 mètres au-dessus de la mer, que se trouvent le château fort et le bourg de Saillon. A son sommet, la colline n'est plus qu'une véritable crête dont les parois retombent brusquement au sud, au nord et à l'ouest. Du côté de l'est, elle descend en pente douce, le terrain s'élargit en un polygone irrégulier, sur lequel s'est développé le bourg.

→ X Au moyen âge, le Rhône longeait le pied méridional du contrefort. Ce n'est qu'au début du 14^e siècle que, délaissant son lit primitif, il s'établit plus loin dans la plaine ; l'espace ainsi abandonné se couvrit de marais. Les rochers plongeaient donc autrefois jusque dans le fleuve qui constituait une excellente défense naturelle ; le côté méridional n'avait pas besoin d'autres protections, et il semble que l'on se soit contenté d'un simple mur d'enceinte, sans tours.

Le front nord, le plus exposé à l'attaque, est celui que l'on fortifia avec le plus de soin, car il commandait l'ancienne route passant à flanc de coteau. À l'ouest et au nord-ouest, la hauteur de la colline et ses pentes très escarpées en rendaient l'accès presque impossible. Par contre, le front nord constituait le point faible : la partie inférieure du bourg se trouvait sensiblement au même niveau qu'un petit vallon, situé vis-à-vis, disposant d'un espace particulièrement propre à l'installation de machines de siège. C'est dans ce secteur, où un assaut avait de grandes chances de succès, que l'on s'est ingénié à concentrer les moyens de défense.

Actuellement, venant de Saxon ou de Riddes et traversant la plaine au midi, le voyageur aborde Saillon par une belle et grande route au milieu des vignes ; elle gravit en pente douce le flanc de la colline et aboutit à l'une des anciennes portes du bourg, la porte du Sex. C'était certainement, au moyen âge, un étroit sentier à mulet, taillé à même le roc ; mais la véritable chaussée, qui existe encore, contournait la colline à l'ouest et au nord, et pénétrait par la porte ouverte sur Fully, traversait le bourg en formant la rue principale et en ressortait par la porte de Leytron.

Il faut mentionner avec beaucoup de circonspection l'outillage lithique recueilli, aux sources de la Sarvaz, dans la grotte du Poteux, que le chanoine Jules Gross attribuait à l'âge de la pierre polie ; il n'a pas été déterminé scientifiquement. De plus, lorsque deux géologues de l'armée, en 1940, ont levé un plan de cette grotte, ils n'ont retrouvé aucun objet se rapportant à l'industrie humaine. Mais d'autres découvertes d'objets préhistoriques, et surtout la récente mise au jour d'une villa romaine, suffisent à conférer à Saillon ses lettres d'antiquité.

C'est là, sans doute, autour de la chapelle, maintenant abandonnée, de Saint-Laurent, que se développa l'agglomération primitive. Une route romaine,

peut-être la route principale du Valais, la traversait. La colline voisine où s'étage aujourd'hui le village, a été occupée depuis les temps préhistoriques ; mais longtemps refuge, elle ne fut définitivement habitée qu'au haut moyen âge, au moment des invasions. Les Romains exploitèrent déjà le cipolin, ce fameux marbre de Saillon qui connut encore une gloire éphémère à la fin du siècle dernier.

Mais pour nous, Saillon est demeuré le type du bourg médiéval, tel qu'il était à la fin du 13^e siècle, avec ses remparts et ses portes, son château et son donjon, son hospice et ses foires. Si les foires ont depuis longtemps disparu, si le château a été définitivement ruiné par les Haut-Valaisans lors des guerres de Bourgogne, le donjon, les remparts et les portes qui sont conservés grâce à quelques heureuses restaurations, le bourg lui-même, avec ses petites rues étroites et tortueuses, ses passages et ses escaliers voûtés, forment encore un ensemble extrêmement pittoresque qui enchante le voyageur.

Saillon est certainement le bourg du 13^e siècle le mieux conservé de la Suisse.

Saillon au moyen âge.

Saillon apparaît pour la première fois au 11^e siècle dans un document qui prouve qu'à cette époque déjà il possédait un château, des vignes et des terres cultivées. Saillon appartenait alors à l'évêque de Sion ; au 12^e siècle, il est terre savoyarde, inféodée aux donzels de Saillon et de Pontverre ; il devient le chef-lieu d'une châtellenie qui comprend Fully, Branson, Leytron, Riddes, et bientôt Isérables ; diverses familles y ont des droits : les de Collombey, de Valleise, de Châtillon d'Aoste, de Montheys.

Peu après que le comte Thomas de Savoie, au début de ce siècle, eut racheté des précédents seigneurs le château et ses dépendances, le comte Pierre II, surnommé le Petit Charlemagne, qui tenait à s'établir solidement en Valais, fit construire dans ce *castrum* « une tour qui dépassait les murs de 70 pieds, qui avait 12 pieds de vide, 12 pieds d'épaisseur de murs et qui coûta 180 livres mauriçoises ». C'est le grand donjon actuel que les documents appellent tour *Bayart* et que désignent encore sous ce terme les habitants de la contrée. Dans de nombreux cas, ce mot *bayart* dérive du vieux français « bayer », inspecter, garder, et signifie par extension la tour où l'on fait le guet, la tour gardienne ; mais à Saillon, il a une autre origine. En effet, M. Louis Blondel a récemment découvert que la tour avait été construite sur un terrain appartenant à la famille noble de Bayart, dont les biens passèrent ensuite aux de Saillon-Pontverre.

Dès le 11^e siècle, la Maison de Savoie s'initie à son rôle de gardienne des passages des Alpes ; elle cherche à rassembler sous son pouvoir tout le territoire qui s'étend entre les points extrêmes de ses États : d'un côté, la Savoie et la Maurienne, siège de la première résidence, et de l'autre, le Chablais et Saint-Maurice, le principal centre religieux. Pour y parvenir, elle doit tenir les cols et les vallées, commander les routes qui, de la Bourgogne et du Plateau suisse, conduisent en Italie ; en un mot, elle doit surveiller le trafic économique et militaire.

Le comte Thomas s'installe à Moudon au début du 13^e siècle et lutte contre les évêques de Lausanne et de Sion ; son fils Aymon déplace le centre militaire à Chillon, verrou des routes du Mont-Joux et du Simplon. Mais ce fut le frère d'Aymon, Pierre II, qui réussit à asseoir les bases définitives de la prospérité de sa Maison.

Les comtes mirent sur pied tout un réseau de surveillance ; ils établirent des divisions administratives, les châtelainies, qui étaient fondées sur des nécessités géographiques et militaires. Pour réaliser leurs plans, ils utilisèrent souvent d'anciens châteaux de leurs feudataires qui étaient particulièrement bien situés au point de vue stratégique ; mieux même, ils inféodèrent à nouveau ces places aux seigneurs qui avaient accepté leur suzeraineté.

La disposition des châtelainies n'est pas laissée au hasard ; elles sont placées de telle sorte qu'elles peuvent se prêter mutuellement main-forte en cas de danger et facilement communiquer entre elles, soit au moyen de messagers, soit par des signaux optiques ; la défense des grandes voies de communication et des passages obligés détermine leur position.

C'est pour cette raison qu'au 13^e siècle, sous Pierre II et ses successeurs, on voit surgir en Valais savoyard toute une série de châteaux forts, nouvellement construits ou simplement remaniés et agrandis : Conthey (de 1257 à 1258), Saillon (1261-1262), Martigny (1262-1268), et Saxon (1279).

Saillon est donc d'abord un point stratégique. Il est partie intégrante du réseau des châteaux savoyards ; et l'on peut lire dans un passage des comptes du Chablais qu'en 1354 le bailli visite les châteaux du Valais et donne des instructions aux châtelains de Conthey, de Saillon, de Saxon, de Martigny et de Saint-Maurice, au sujet des signaux de feux qu'ils doivent faire pour obtenir des secours dans les terres du comte de Savoie et s'opposer aux Valaisans rebelles... Ce réseau de signalisation était relié, par le Chablais, au Pays de Vaud, qui lui-même l'était au Faucigny et au Genevois.

Mais Saillon devient alors aussi un centre commercial. Le trafic international, qui a joué de tout temps un grand rôle dans l'histoire du Valais, n'utilisait jusqu'à ce moment pour ainsi dire que le passage du Grand Saint-Bernard. « Commerçants et soldats, ecclésiastiques et pèlerins sur le chemin de Rome ou de la Terre Sainte se succédaient sur la route tracée par Jules César. » Le passage du Simplon ne commença à lui faire concurrence que dès le 12^e siècle ; mais son importance s'accrut beaucoup au siècle suivant. « A cette époque, écrit V. van Berchem, les foires de Champagne et de Brie, en pleine prospérité, servaient de rendez-vous aux commerçants de l'Europe, qui y échangeaient les produits de l'industrie et du commerce de leurs pays respectifs ; elles étaient particulièrement fréquentées par les Italiens. Or le Simplon offrait la route la plus directe aux marchands de la riche cité de Milan qui se rendaient à ces foires. Ces marchands y portaient les étoffes d'or et de soie, les futaines, les épices d'Orient, les chevaux de luxe avec leur harnais, les armes et les armures, la mercerie ; ils en rapportaient la laine, les draps de France, les fourrures, la cire, les cuirs et les métaux nécessaires à l'industrie milanaise. »

Tandis que les Haut-Valaisans franchissaient les Alpes sur plusieurs points et allaient fonder sur le versant méridional des colonies agricoles, de race et de langue germaniques, de nombreux Italiens venaient, par contre, se fixer en

Valais. Plusieurs familles nobles de l'Ossola occupent, au 12^e et au 13^e siècle, des charges importantes dans l'administration du pays, tels les Castello et les Blandrate ; mais le plus grand nombre des nouveaux venus étaient attirés par des intérêts commerciaux. Les Italiens partageaient alors avec les Juifs le monopole du commerce de l'argent et du prêt à intérêt ; ils fondèrent dans la vallée du Rhône plusieurs de ces maisons de banque, dites des « lombards » ou des « caorsins », déjà répandues dans toute l'Europe occidentale ; on en connaît à Sion, à Conthey, à Saillon, à Sembrancher, à Saint-Maurice.

L'importance économique du Simplon joua un grand rôle dans la ténacité avec laquelle les comtes de Savoie cherchèrent à étendre leur domination dans la vallée du Rhône. Ayant porté leur frontière sur la Morge, aux portes de Sion, la capitale épiscopale, ils rêvaient encore de transformer en places rivales de Sion, Conthey et Saillon qui se trouvaient sur la route principale. Et comme le trafic amenait, avec le bien-être et la richesse pour les habitants, des revenus importants pour eux, les comtes s'employèrent à favoriser ces centres en leur octroyant des privilèges. C'est ainsi que le comte Philippe, en 1271, accorda des franchises à Saillon.

Il y concède le droit de tenir un marché tous les mardis ; et même, grâce au consentement du prieur de Saint-Pierre de Clages, les foires qui se tenaient jusqu'alors dans cette localité, sont transférées à Saillon. Mais cette période de prospérité ne fut pas de longue durée. Au début du 14^e siècle, le Rhône déborde et, abandonnant son lit primitif au pied méridional de la colline, forme dans la plaine plusieurs bras et isole le bourg ; en outre, la rapacité des banquiers lombards ne tarda pas à soulever de graves conflits, tel celui du banquier Turchi, qui eurent pour conséquence de ruiner le commerce de transit. Puis, les gens de Leytron, de Fully et de Riddes, d'abord tenus de livrer leurs marchandises à la foire de Saillon, reprirent peu à peu leur indépendance ; à la fin de ce siècle, le bourg subit encore une série de dévastations. Et Saillon, isolé par les caprices du Rhône et malmené par les hommes, son château peu après ruiné, ne répandit pas aux vues ambitieuses de la Savoie. Il se replia dès lors sur ses campagnes...

Le château fort.

Le château fort de Saillon (plan page 48), avec son enceinte, ses tours, son robuste donjon, devait être au moyen âge une position très solide ; il était surtout protégé par la nature particulièrement favorable du terrain. On pouvait déjà voir alors, plus en amont, un ensemble analogue, mais plus important, mieux protégé encore par sa situation géographique, dans le château et le bourg que l'évêque de Sion, Landri de Mont, avait construit peu auparavant sur le magnifique belvédère de la Soie.

Faisons le tour des remparts de Saillon. Du côté méridional, la déclivité très forte du terrain et la barrière du Rhône ont donc paru rendre inutiles toutes défenses artificielles. Mais à l'ouest, l'enceinte prend subitement naissance au haut d'un surplomb inaccessible et s'élève du sud au nord en une série de gradins successifs. A l'intérieur des murs, au-dessous des créneaux, on remarque des

trous rectangulaires, disposés très régulièrement. Ce sont les trous destinés à recevoir les poutres supportant un plancher continu, aménagé en escalier, qui constituait le chemin de ronde indispensable à la défense des remparts. Cette partie de l'enceinte, de près d'un mètre d'épaisseur, est encore renforcée en son milieu et à ses deux extrémités par trois tours semi-circulaires et saillantes ; celles-ci sont ouvertes du côté intérieur afin de rendre leur possession inutile pour l'assiégeant. Elles sont aussi garnies de créneaux et leurs parois sont percées d'archères. Les planchers qui marquaient les divers étages ont disparu, mais les trous des poutres indiquent nettement leur position. A l'étage supérieur de la première tour, on remarque une cheminée, adossée à la paroi méridionale, semblable à celle qui existe au troisième étage de la tour voisine de Saxon.

Du côté nord, le mur est moins bien conservé ; en plusieurs endroits, on ne le retrouve qu'à fleur de rocher ; ailleurs il a complètement disparu. La pierre qui a servi à sa construction, une sorte d'ardoise qui s'effrite facilement, n'a pas résisté à l'action conjuguée de la pluie, du soleil et du gel.

Le donjon.

Le donjon de forme circulaire, placé à cheval sur le mur du nord, fait partie de l'enceinte qu'il domine de sa masse. Par ses dimensions, il est une « guette » ; il est un complément des fortifications, destiné à jouer le rôle de « réduit » pour l'ultime résistance en cas de siège. Les parois sont admirablement maçonnées, sans aucun détail ornemental ; l'ensemble est d'une extrême simplicité.

Il s'en dégage une impression de beauté et de puissance. L'équilibre des diverses parties lui donne un aspect tranquille et fort, qui s'allie naturellement aux formes du paysage : on ne saurait concevoir Saillon sans le donjon qui semble en avoir fait partie de toute éternité.

Il a été construit, en 1261-1262, par Pierre Meinier, sur le conseil de Jean de Masot, un Gascon. Ce Meinier assumait la direction des travaux militaires pour le Pays de Vaud, le Chablais et le Valais. En même temps qu'il fait élever la tour de Saillon, il dirige la construction de tout le château d'Yverdon ; il procède à diverses transformations aux châteaux de Romont et de Chillon. Plus tard, il travaille encore à la tour de Brignon, dans le Val de Nendaz, détruite peu après (1266) par ordre du comte de Savoie lui-même. C'était un des premiers maîtres d'œuvre de Pierre de Savoie, le *custos operum domini*.

Dans la partie inférieure du donjon, les murs sont pleins. Il est inutile de souligner que le trou par lequel on pénètre actuellement à l'intérieur est moderne. L'entrée est située au premier étage, où la porte s'ouvre, du côté sud, le moins exposé à l'attaque, à dix mètres de hauteur. On devait y accéder par une échelle de corde ou par une corde à nœuds, car, ainsi que le fait remarquer Albert Naef, il ne semble guère possible de retirer à l'intérieur une échelle de bois d'une telle longueur. Le niveau de la porte est très élevé ; dans les donjons circulaires de cette époque, il se trouve la plupart du temps aux deux cinquièmes de la hauteur totale de la tour, qui se serait dressée par conséquent à 25 mètres. On voit encore derrière les vantaux de la porte le dispositif des mortaises prévues pour fixer un solide madrier.

De là, un escalier, ménagé dans l'épaisseur du mur, conduit d'étage en étage jusqu'au sommet de la tour. Les escaliers sont coudés, de manière à faciliter la défense d'un étage à l'autre, et à égarer l'assaillant qui aurait pu pénétrer au premier.

Le rez-de-chaussée, dans les constructions analogues, n'est le plus souvent qu'un cul de basse-fosse, sans jour direct pour ne pas affaiblir les maçonneries parfois menacées par le minage. Beaucoup de ces locaux ont servi de cachot en temps de paix ; mais ils étaient surtout destinés à contenir les provisions et les projectiles qu'on pouvait, au moyen d'un treuil, hisser aux étages supérieurs. A Saillon, le fond est maçonné en forme de cuvette : il a servi de citerne. Celle-ci était alimentée par les eaux de pluie. C'est ainsi que, dans ce réduit isolé sur des rochers arides, l'on a résolu un des graves problèmes qui se posaient en cas de siège prolongé, l'alimentation en eau potable.

Au premier étage se trouvait la pièce principale où se tenaient généralement les hommes de garde. Elle est pourvue d'une cheminée, et éclairée par des meurtrières aux vastes embrasures, qui devaient former de véritables chambres dans l'épaisseur des murs.

Au-dessus venaient encore deux étages sur plancher, posés sur des madriers de dimensions imposantes. Pour prévenir, ou pour combattre les incendies, on les recouvrait de terre ou de « marin ».

Les meurtrières, ou archères, sont disposées avec un soin particulier aux divers étages, de façon à alterner, et à battre par leur champ de tir certaines parties du pourtour de la défense. Elles sont un modèle du genre et ont été étudiées par un maître de l'art.

Les défenses supérieures de la tour étaient constituées par des créneaux et par des galeries extérieures en bois, ou hourds. Saillon en offre les dispositions les plus curieuses. Au lieu d'une galerie de hourds presque continue, ceignant le sommet de la tour en avant du parapet, on relève la trace de quatre assommoirs séparés qui faisaient saillie. Par ce moyen, les défenseurs pouvaient battre tout le pied de la tour. Ces hourds devaient être assez semblables à une petite loge, couverte et saillante, placée au sommet de la tour, et portée par deux corbeaux de pierre. Cette loge également a servi à divers usages et, en temps ordinaire, c'étaient les latrines.

Signalons enfin une série de trous que l'on remarque sur la surface extérieure du donjon ; ils sont disposés en spirale et se succèdent en pente assez douce. Ces trous de boulines sont ceux qui ont servi à la construction de la tour ; ils sont toujours placés deux à deux, l'un au-dessus de l'autre, de manière à présenter deux spirales parallèles qui s'enroulent autour de la surface cylindrique. Ils expliquent comment ont été dressées ces énormes constructions, placées au sommet de rochers à pic, qui s'élèvent verticalement à une grande hauteur, sans ressauts, sans retraite aucune, et qui sont merveilleusement appareillées. Au moyen de chevrons, engagés dans les trous supérieurs et soulagés par des liens portants dans les trous inférieurs, le constructeur, en même temps qu'il élevait sa tour, établissait un chemin hélicoïdal dont l'inclinaison, peu prononcée, permettait de hisser tous les matériaux sur de petits chariots, tirés par des ouvriers, ou au moyen de treuils.

L'ancien château.

A l'est du donjon, la crête se prolonge en suivant une dépression accentuée du terrain et vient buter, cent mètres plus loin, contre un ressaut coupé verticalement, dont le sommet est à peu près au même niveau que la tour. C'est à cet endroit, sur un petit plateau, appelé le « Sénat », que devait se dresser le château primitif, ancienne résidence des seigneurs de Saillon et des châtelains des comtes de Savoie. Il fut brûlé une première fois par les Patriotes en 1384, et enfin détruit en 1475 par les Haut-Valaisans ; il ne fut jamais relevé de ses ruines. Aujourd'hui, il n'en reste que quelques pans de murs, au milieu desquels la piété populaire a érigé une simple croix de bois.

Le bourg.

Le plan du bourg de Saillon présente la forme d'un polygone irrégulier, coupé par deux rues principales. La première, qui est la plus longue, n'est autre que l'ancienne grande route menant à Leytron ; ses extrémités aboutissent chacune à une porte. La seconde prend naissance à peu près au milieu du village et aboutit également à une porte.

Il faut noter que l'intérieur du bourg ne renferme que des maisons d'habitations (signalons, à droite vers la porte de Leytron, une curieuse maison dont la façade à pignon au-dessus de l'escalier à vis ouvert sur la chaussée présente une partie saillante soutenue par un demi-berceau aux arêtes fort élégantes) ; les granges sont toutes placées en dehors des remparts, côté nord. Pour la défense d'un ensemble aussi considérable, la population de Saillon ne pouvait suffire ; au milieu du 14^e siècle, elle comptait 43 feux (soit environ deux cents âmes), et un siècle plus tard elle fut même réduite à douze ou treize ménages. Mais les gens de Riddes, de Fully et de Leytron qui, en temps de guerre, venaient y chercher un refuge, devaient en échange à Saillon le service du guet et de garde, dès la première alerte.

A l'intérieur du village, la disposition des maisons n'a pas subi de notables modifications depuis le moyen âge ; l'ensemble offre encore un cachet très original. Au cours des siècles, on s'est contenté de construire et de reconstruire les immeubles aux mêmes emplacements, souvent en réutilisant les fondations existantes ; il en résulte un enchevêtrement d'allées et de passages qui débouchent parfois sur des cours intérieures curieusement aménagées.

Ce sont les côtés nord et est de l'enceinte qui ont été les mieux conservés.

Sur le front nord, et à l'extérieur, les murs sont en grande partie cachés par les maisons qui s'y adossèrent peu à peu. Il y a là des parties extrêmement pittoresques, dignes de retenir aussi bien l'attention du peintre que celle de l'archéologue.

Le chemin qui court parallèlement aux remparts a probablement remplacé un ancien fossé ; sa forme, sa largeur et sa direction justifient cette hypothèse ; et d'ailleurs, comme ce côté était le point faible, il fallait suppléer à l'insuffisance

des défenses naturelles par des défenses artificielles. Des lices, qui protégeaient le pied des remparts, formaient deux lignes de défenses superposées.

Le mur nord est renforcé par cinq tours semi-circulaires crénelées, placées à peu près à égale distance les unes des autres. Bien conservées, ces demi-tours sont disposées comme celles de l'enceinte occidentale ; on y remarque les archères habituelles, qui se chevauchent à différentes hauteurs. A l'étage inférieur de chacune des tours, deux meurtrières sont percées de manière à enfiler exactement, de part et d'autre, le pied des remparts.

Toute cette enceinte, d'après les comptes de construction que l'on possède encore, date de 1257-1258.

Comme on peut l'observer également près du donjon, l'enceinte du bourg se compose d'un double mur, ou de murs accolés l'un à l'autre. Les archéologues estiment que l'on a jugé nécessaire, à un moment donné, de renforcer l'enceinte primitive ; il se peut aussi que jadis une communication voûtée existait d'une tour à l'autre, dans l'épaisseur du mur.

Les faces orientale et méridionale de l'enceinte étaient crénelées, mais dépourvues de tours ; les rochers abrupts et la barrière que constituait le Rhône permettaient de s'en passer. Mais grâce aux trous rectangulaires, percés à l'intérieur, à distances régulières du sommet du mur, l'on peut affirmer l'existence d'un chemin de ronde, sous la forme d'une galerie continue en bois.

L'enceinte épouse tous les mouvements du terrain ; à l'est, elle descend brusquement, suivant la déclivité très forte de la colline. A l'angle des fronts est et sud, où les deux remparts formaient un angle très prononcé, on avait élevé une petite échaugette, aujourd'hui détruite, qui couronnait une paroi de rochers tombant à pic dans le Rhône et qui masquait adroitement une courbe rentrante de l'enceinte méridionale.

A l'ouest de cette saillie, en effet, et abrité par elle, le terrain descend en pente douce jusqu'au lit primitif du fleuve. Le rempart suit d'abord le mouvement du sol pour remonter ensuite de l'est à l'ouest ; c'est à cet endroit, où le mur atteint le fond du ravin, qu'avait été aménagée une petite porte, basse, étroite, et parfaitement dissimulée.

Cette issue, que les documents anciens appellent la petite porte du Sex, fut abandonnée et détruite au 14^e siècle, lorsque le Rhône se jeta de l'autre côté de la plaine. Elle établissait alors la communication la plus directe et la plus sûre avec le fleuve ; on devait l'utiliser soit pour aller chercher de l'eau, soit pour se sauver en cas de nécessité absolue.

L'enceinte qui, de là, remonte la pente méridionale, jusqu'au sommet occupé par l'ancien château, comprend de nombreux ressauts ; ceux-ci ne sont certainement pas l'effet du hasard ou des mouvements du terrain. Leur disposition, qui a été voulue, permettait en effet de tenir l'assaillant sous deux feux croisés : de front, et en écharpe sur son flanc droit, c'est-à-dire du côté le plus défavorable pour l'attaque. On retrouve encore ailleurs des exemples d'application de cette règle classique, bien connue dans l'architecture militaire du moyen âge, à qui elle fut léguée par les Romains.

Les portes.

Les portes placées aux extrémités de la rue principale sont disposées d'une manière analogue ; elles offrent toutefois chacune quelques particularités intéressantes.

La porte de Fully est une grande ouverture en plein cintre, défendue par des archères et fermée autrefois au moyen d'une herse ; les rainures verticales dans lesquelles on faisait mouvoir cette herse, sont encore conservées dans toute la hauteur du mur, et jusqu'au sol. Elle était protégée au nord par une tour semi-circulaire, saillante ; au sud, par le prolongement de l'enceinte ; à l'ouest par un ouvrage avancé qu'il fallait traverser avant d'atteindre l'entrée proprement dite. L'ouvrage avancé, une barbacane rectangulaire, obligeait l'assaillant à présenter son flanc droit aux défenseurs, suivant la disposition recommandée par Vitruve.

La porte de Leytron, semblable à la première, n'a toutefois pas de barbacane. A l'intérieur, on remarque sur le mur, au-dessus du cintre, un escalier saillant qui conduisait à une loge : c'était de là que le gardien faisait mouvoir la herse, au moyen d'une corde qui s'enroulait autour d'une pièce de bois. Sur les montants intérieurs, on voit encore les trous où s'engageaient les pivots des deux vantaux de la porte ; une longue rainure verticale, destinée à faire glisser une solide barre de bois ; enfin, à l'intérieur, une loggia où se tenaient, dit-on, les gardiens de l'octroi.

Quant à la troisième porte, dite du Sex (*de Saxo*), elle n'était pas défendue par une herse ; la position était, comme on l'a déjà dit, suffisamment protégée par la nature du terrain et par le Rhône. Elle est constituée d'une ouverture en plein cintre, et couronnée par ces grands créneaux que l'on retrouve partout.

Récemment (1930), on a percé dans l'enceinte nord une quatrième porte, appelée porte du four, parce qu'elle se trouve sur l'emplacement de l'ancien four banal.

L'église.

L'église primitive était celle de Saint-Laurent qui se dresse encore, réduite maintenant au seul chœur, dans la plaine orientale sur la route de Leytron ; elle est connue depuis le 13^e siècle en tout cas.

Il est probable que l'on abandonna assez tôt ce sanctuaire qui était à l'usage de toute la châtellenie, au moment où Fully, Leytron et Riddes érigèrent leurs chapelles en églises paroissiales. Les habitants de Saillon assistèrent dès lors aux offices dans la chapelle du château ; mais quand celui-ci fut à son tour ruiné en 1475, ils construisirent, au-dessous de la cure actuelle, une nouvelle chapelle dédiée également à saint Laurent (avec l'autel de Saint-Sulpice), et consacrée en 1479 par l'évêque Walter Supersaxo. Après la construction de l'église moderne (1740), dans la partie supérieure du bourg, l'édifice désaffecté tomba peu à peu en ruines et, au 19^e siècle, céda la place à la maison du président Raymond. Restaurée en 1945, l'église est ornée d'une fresque de Paul Monnier représentant le

martyre de saint Laurent. On y a érigé un nouveau maître-autel, exécuté avec les derniers blocs de marbre de Saillon. Pour édifier la cure, contemporaine de l'église, on a utilisé les murs de l'ancien hospice (on y remarque encore une fenêtre romane).

L'hospice.

L'hôpital de Saint-Jacques, à Saillon, était un de ces nombreux établissements qui jalonnaient les grandes routes du moyen âge ; en traversant le Valais, on en rencontrait au Simplon, à Brigue, à Salquenen, à Sion, à Plan-Contthey, à Saillon, à Martigny, à Saint-Maurice, à Monthey. Comme le dit le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, écrit en France vers 1139, qui mentionne le Grand Saint-Bernard parmi les trois grands hospices du monde chrétien, « ces hospices ont été installés à des emplacements où ils étaient nécessaires ; ce sont des lieux sacrés, des maisons de Dieu pour le réconfort des saints pèlerins, le repos des indigents, la consolation des malades, le salut des morts, l'aide aux vivants... »

Celui de Saillon est cité depuis le 13^e siècle. Si l'édifice disparut en partie vers 1740, l'œuvre d'hospitalité n'en continua pas moins, sous la direction d'un laïque, jusqu'en plein 19^e siècle.

Saillon dans les temps modernes.

Au moment des guerres de Bourgogne, la châtellenie, formée des quatre « villes » de Saillon, Leytron, Riddes et Fully, passa avec le reste du pays sous la domination des VII Dizains du Haut-Valais. Elle fut incorporée au gouvernement de Saint-Maurice, et le demeura jusqu'à la Révolution, en 1798.

Les nouveaux seigneurs confièrent l'administration de leur conquête à un gouverneur résidant à Saint-Maurice. Ils en maintinrent d'abord les franchises qu'ils renouvelèrent à maintes reprises au cours du 16^e siècle ; mais la réédition des Statuts du Valais, à la fin du siècle, par Hildebrand de Riedmatten, évêque de Sion, ne manqua pas d'entraîner quelques concessions de la part des sujets. Bientôt, au début du 17^e siècle, quand, après une âpre lutte, ils eurent achevé d'arracher le pouvoir temporel du prince-évêque, les Patriotes se réservèrent de reconnaître eux-mêmes leurs droits sur les territoires qu'ils se vantaient d'avoir acquis « au prix de leur sang ». C'est ainsi qu'en 1618, le châtelain de Saillon prêta serment dans les mains du capitaine Antoine Stockalper. Dès lors, quand il se rendait à Saint-Maurice pour aller prendre possession de sa charge, le gouverneur s'arrêtait à Riddes et y instituait le châtelain que présentait le Conseil des Douze jurés, pouvoir administratif des quatre « villes ». Ce châtelain exerçait la justice en première instance.

Jusqu'en 1798, Saillon ne constitua avec Leytron qu'une seule commune et une seule bourgeoisie. Mais même après que Saillon fut devenu autonome (1809), les deux circonscriptions conservèrent encore, sous l'administration d'un conseil mixte, la propriété commune de certains territoires, tels qu'alpages, pâturagés et libres parcours.

C'est dans la seconde moitié du 19^e siècle seulement que Saillon sortit de l'isolement où l'avaient confiné le Rhône vagabond et les vicissitudes de la fortune.

Alors que « personne encore ne songeait à tirer parti des marécages de la plaine », des prospecteurs redécouvraient, environ un millénaire après les Romains, « une carrière de marbre dans le massif de la montagne auquel s'appuie le bourg ». Ce marbre aux veines vertes et blanches ne laissait pas d'évoquer le cipolin antique. On en conçut aussitôt des espérances commerciales et financières : on sait que le grand escalier de l'Opéra, à Paris, fut alors exécuté en marbre de Saillon. Ce ne fut qu'illusion passagère ; la première guerre mondiale relégua à l'arrière-plan l'affaire qui sombra bientôt dans l'oubli...

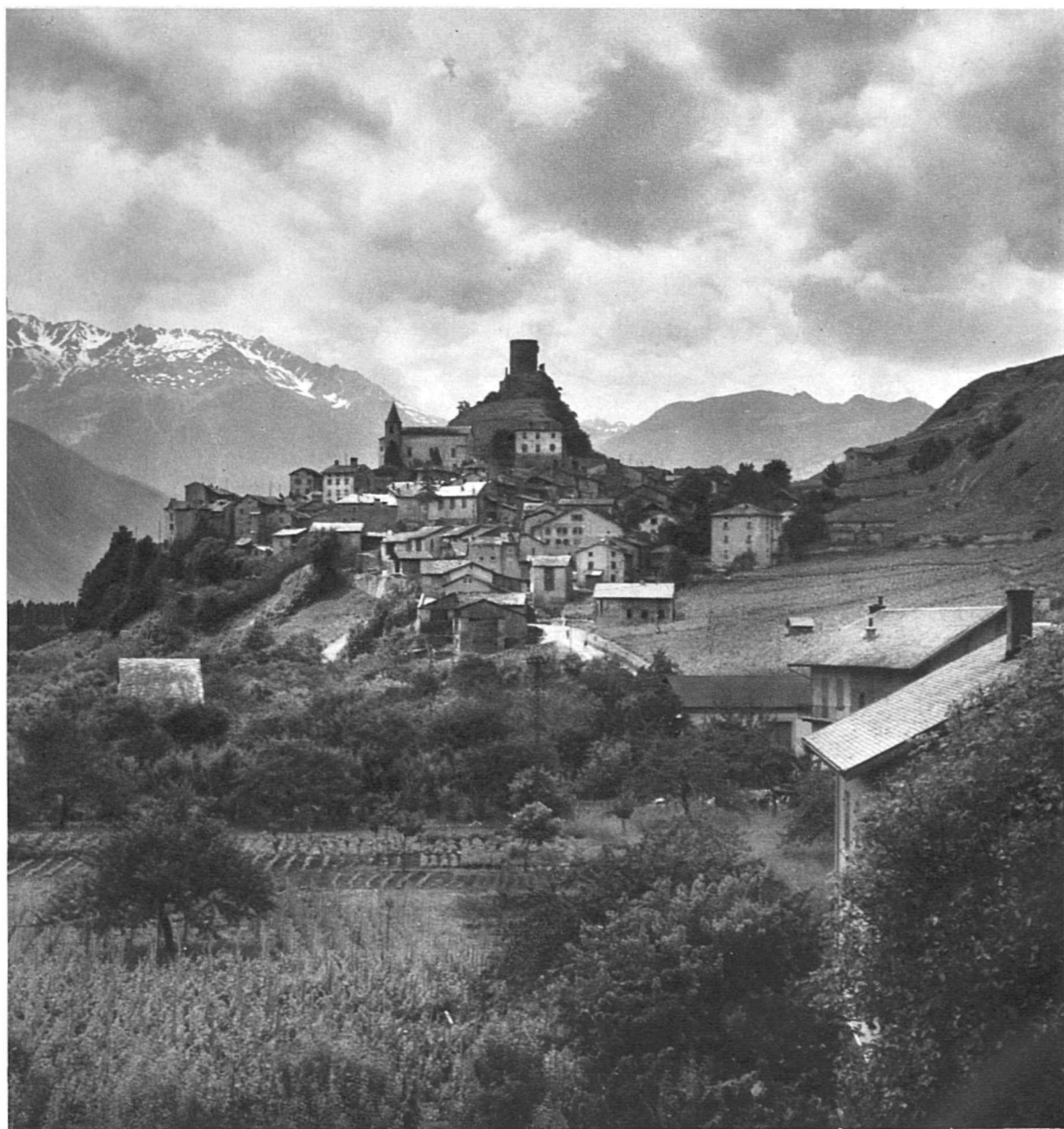
Mais déjà la population et les administrations communale et cantonale avaient entrepris un immense effort : il s'agissait de reconquérir le territoire où le fleuve avait si longtemps régné en tyran. C'est le point de départ du développement agricole et économique de la petite cité.

Là où, pendant des siècles, on n'avait vu que des « parcours » où les bestiaux vaguaient en liberté du printemps à l'automne, surgirent peu à peu de nouvelles terres. Parallèlement aux travaux d'endiguement du Rhône, on aménagea dans la plaine des canaux qui en accélérèrent l'assainissement. La construction du chemin de fer avait d'abord favorisé l'essor de la rive gauche ; maintenant la rive droite à son tour en allait tirer parti. Le fameux lac, appelé la « Grande Goille », disparut vers 1918, et peu après l'on put procéder à un premier lotissement des terres. Une ère nouvelle s'ouvrait pour Saillon, et ce fut l'établissement des cultures modernes (fraises, asperges, arboriculture). Ce n'est pas notre propos de retracer ici les étapes du développement économique de cette région, qui est d'ailleurs lié à celui de tout le Valais romand.

Le voyageur qui, du haut de la colline escarpée de Saillon, contemple le paysage qui s'étale à ses pieds, ne laisse pas d'éprouver un sentiment d'admiration pour les hommes dont l'industrie patiente et laborieuse nous a valu ce merveilleux verger qu'est devenu le Valais. Mais aussi un sentiment de reconnaissance, quand il jette ses regards sur le bourg lui-même. Car, depuis la fin du moyen âge, ses habitants ont su ne pas raser ses murailles qui limitaient étroitement leur espace vital. Ils ont su y adosser leurs maisons à l'extérieur comme leurs ancêtres l'avaient fait à l'intérieur. Si, à la fin du siècle dernier, on a consolidé les remparts à l'instigation d'Albert Naef, ce sont maintenant les habitants eux-mêmes qui s'intéressent à la sauvegarde de leur bourg. Et, grâce à l'appui de la commission cantonale des monuments historiques, grâce à l'appui du Heimatschutz, nos autorités ne cessent, avec des moyens financiers fort modestes, de veiller à leur restauration.



L'arrivée par la route de Fully: le donjon isolé sur le contrefort rocheux domine les vergers de la plaine du Rhône. A gauche, le hameau de Sarvaz.



L'arrivée à Saillon par la route de Leytron; le haut donjon se profile au-dessus du bourg étalé sur le flanc de la colline.



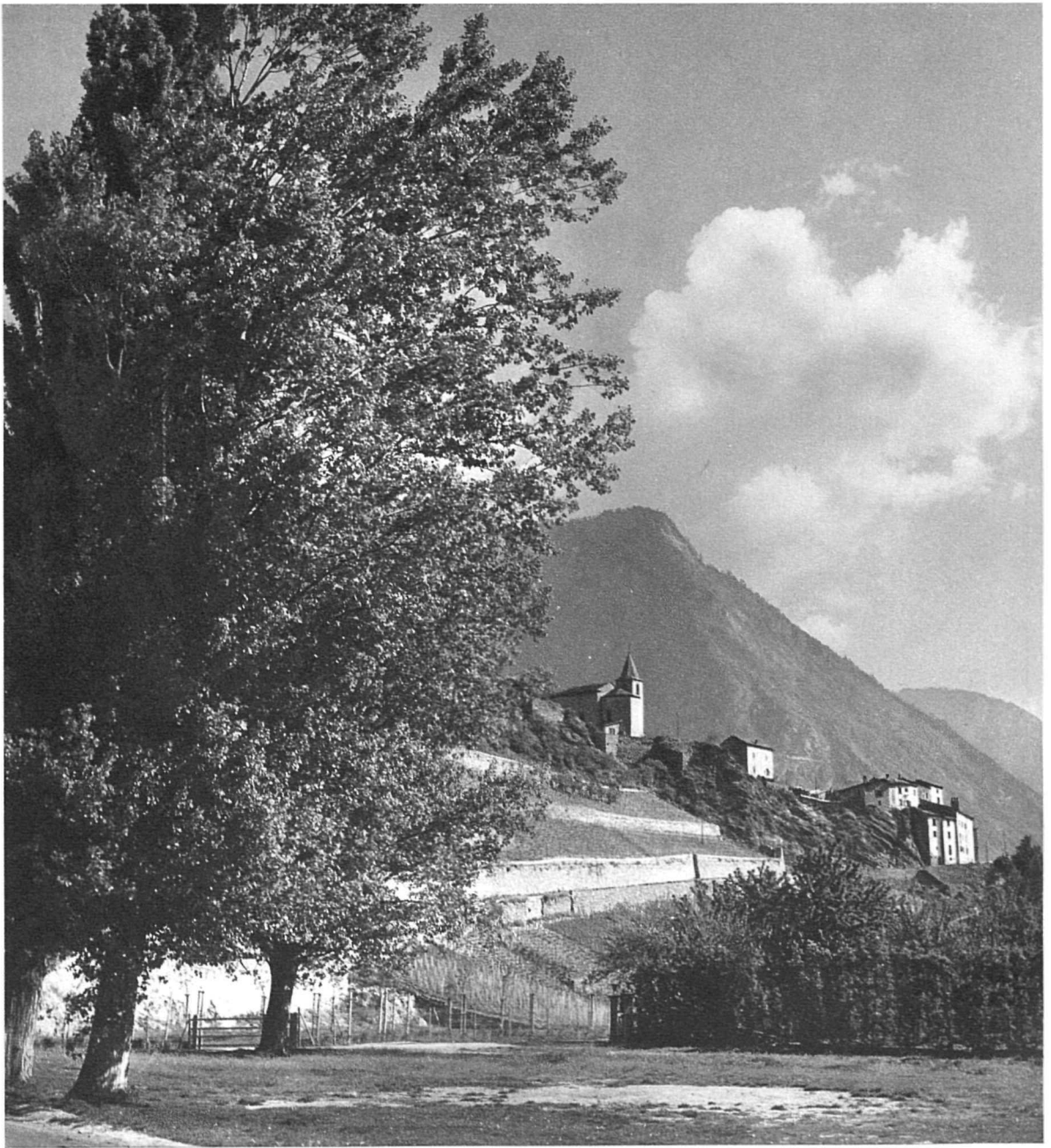
Au matin, les maisons du bourg apparaissent dans toute leur diversité. Dans le lointain, la tour de Saxon.



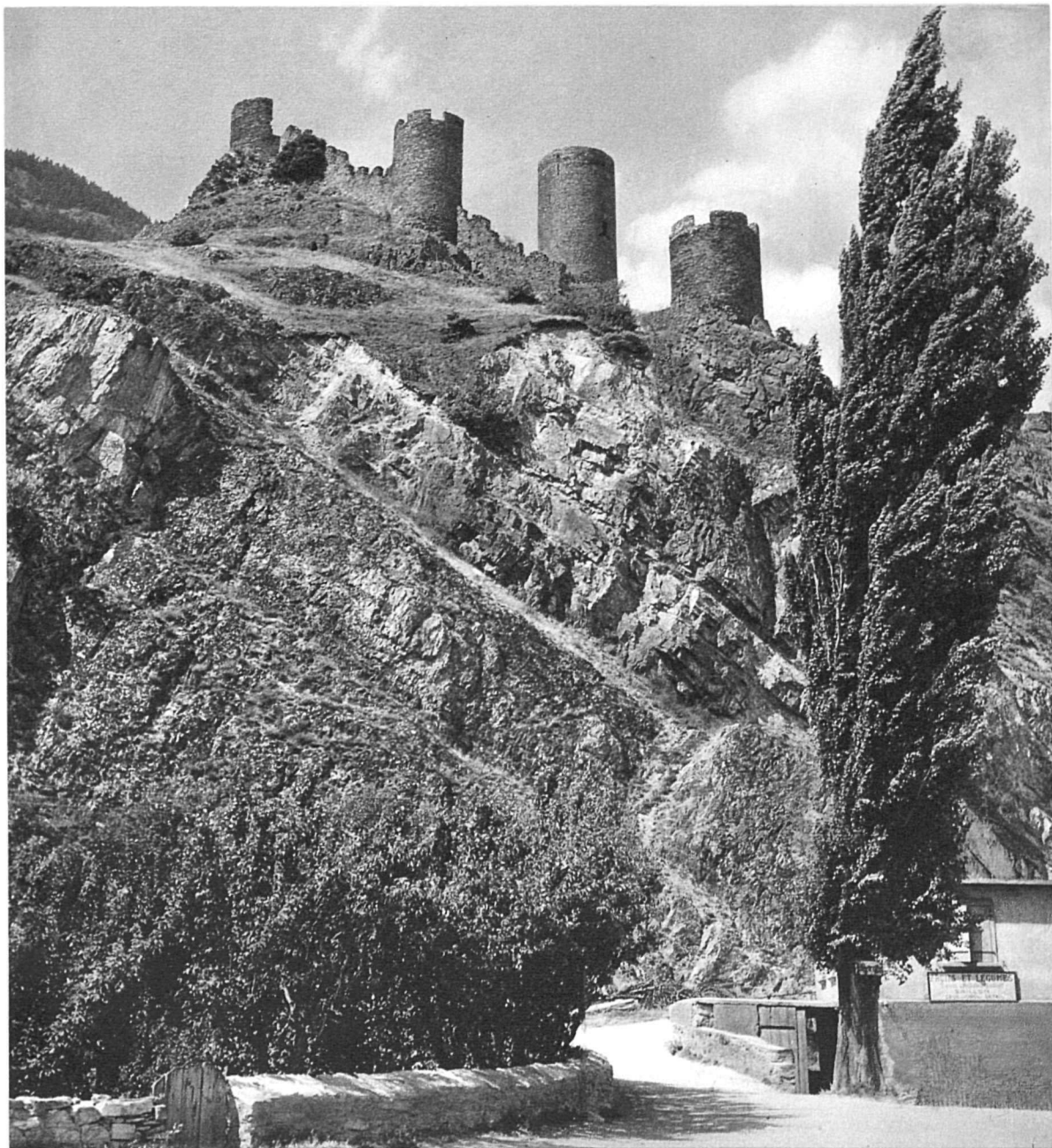
Vu de la berge du Rhône, au midi, le contrefort de Saillon aux escarpements bien dessinés émerge des vergers comme un îlot. A l'arrière-plan, le massif du Haut-de-Cry.



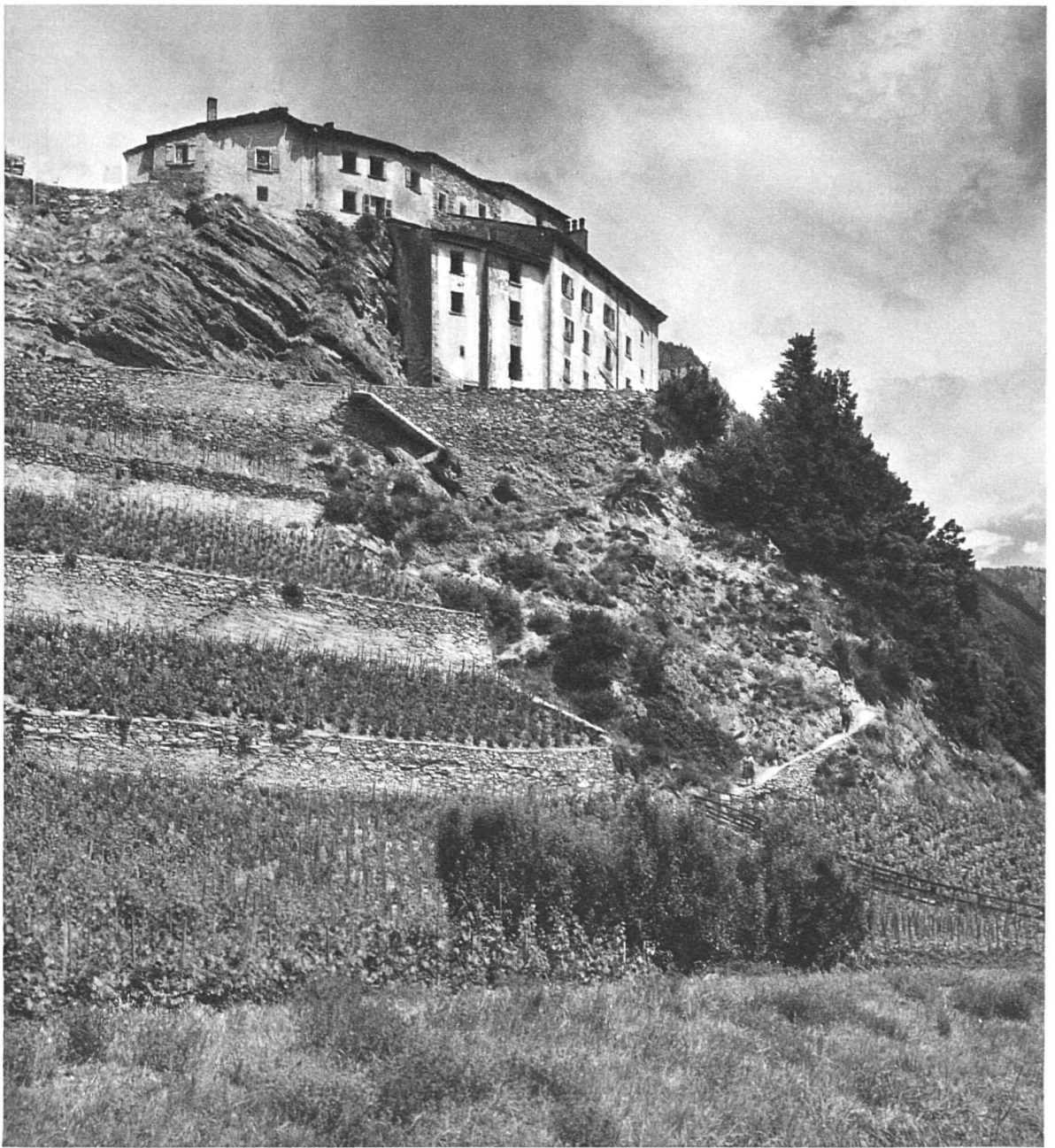
Séparé du flanc de la montagne au nord par l'ancienne chaussée bordée d'écuries et de « raccards », le contrefort de Saillon se détache nettement sur la plaine du Rhône.



L'accès de Saillon au midi par la route qui gravit la colline en pente douce.



L'enceinte, côté ouest, prend subitement naissance au haut d'un surplomb et s'élève du sud au nord en une série de gradins successifs.



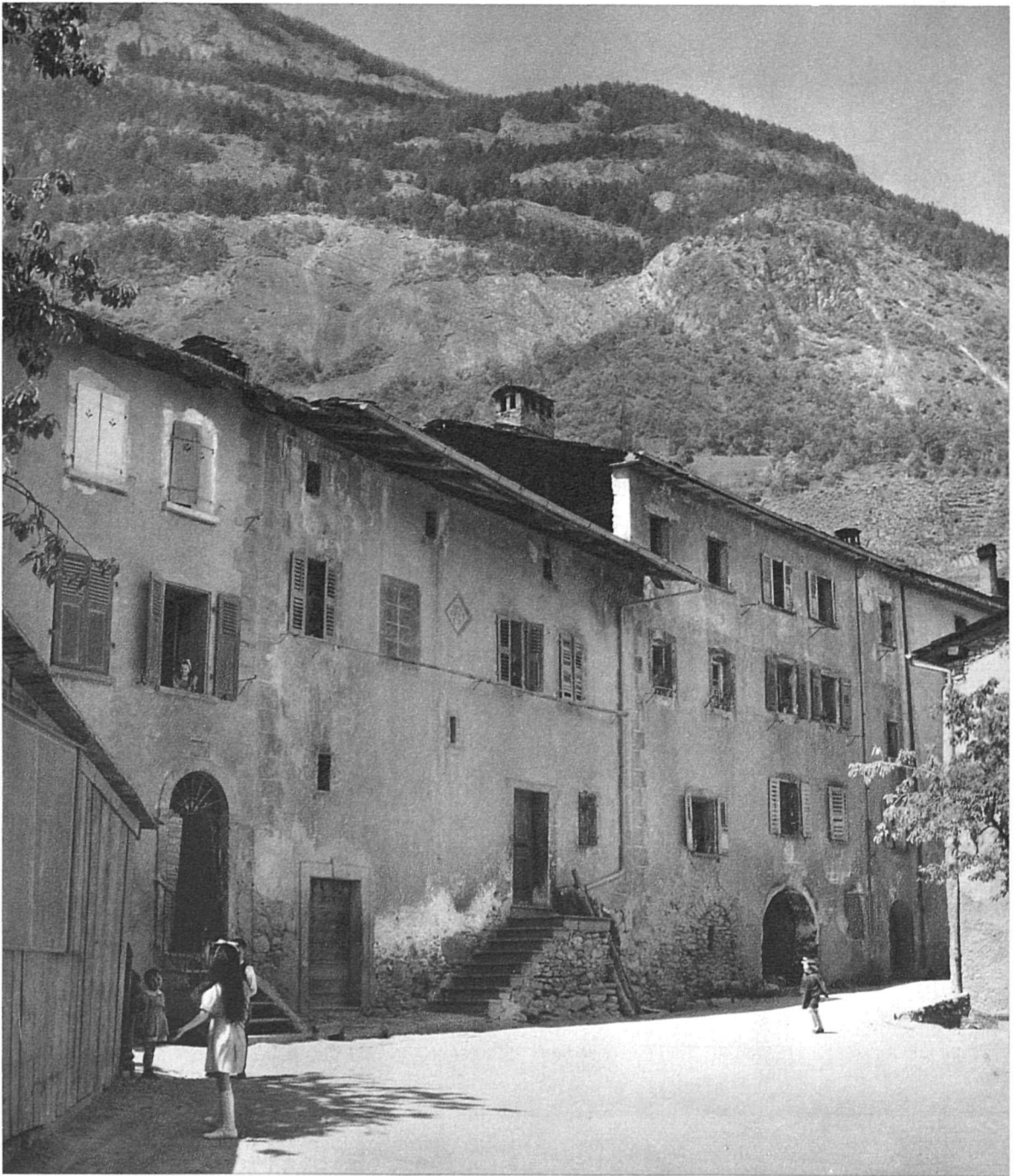
Les maisons blanches accrochées au rocher près de la porte du Sex accentuent encore l'aspect méridional du bourg.



Au midi, maisons de pierre à balcons de bois que l'enceinte en ruines laisse apparaître dans leur négligé pittoresque.



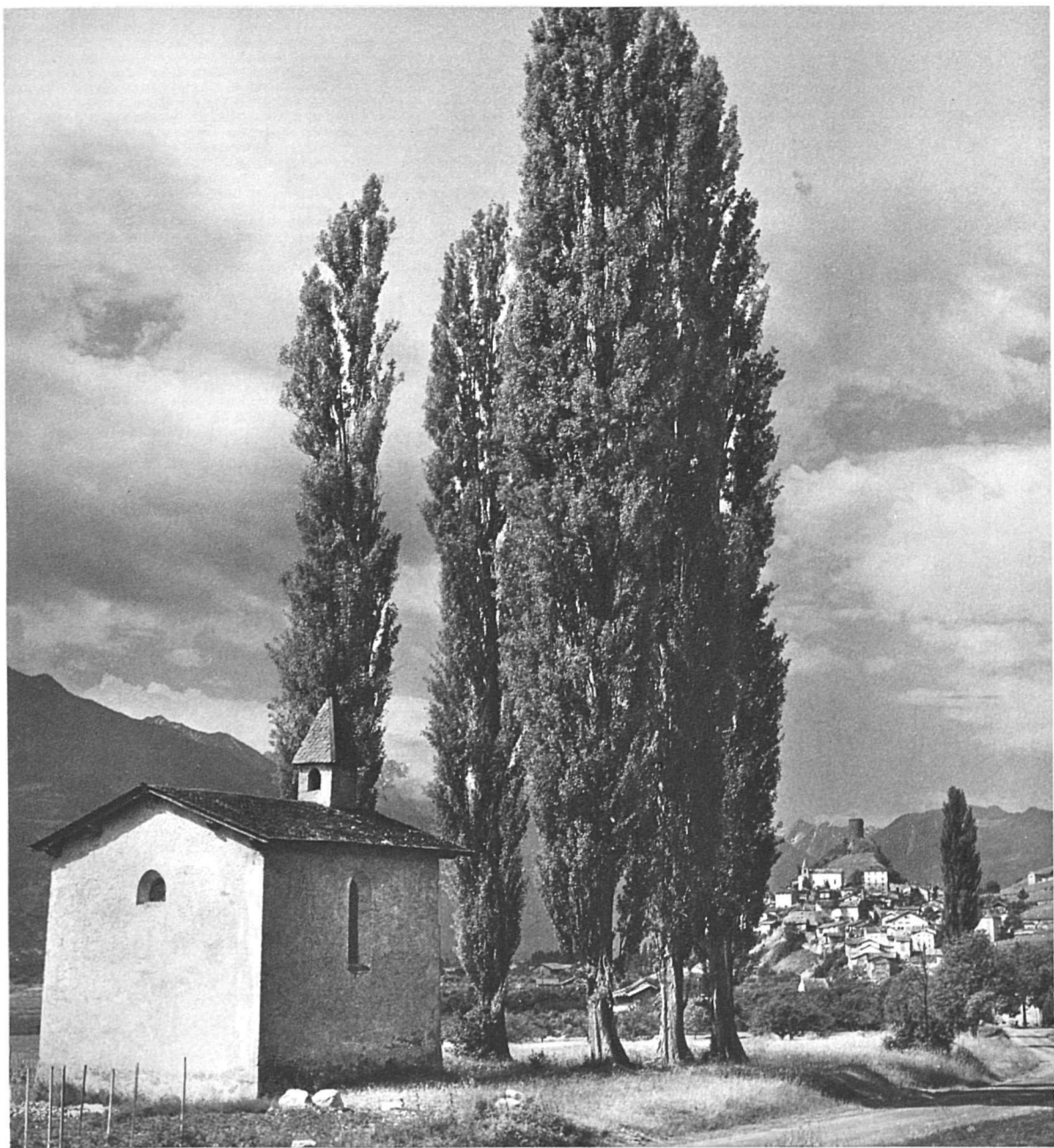
La porte du Sex couronnée de grands créneaux; dans le lointain, le Rhône marqué par la ligne des peupliers.



Rue à Saillon: maisons de pierre du XIX^{me} siècle aux encadrements peints.



Le donjon, vu du front ouest, avec la vallée du Rhône en amont de Saillon.



La chapelle de Saint-Laurent isolée dans la plaine sur la route de Leytron.



Du donjon circulaire, admirablement cimenté et sans aucun détail ornemental, il se dégage une impression de beauté et de puissance.



Au sommet du village, l'église baroque accolée au petit clocher gothique. La plaine du Rhône vers Riddes et Leytron. Au fond, dans la brume, se dessinent estompées les collines de Tourbillon et de Valère.



La porte de Fully est une grande ouverture en plein cintre, enserrée dans les maisons modernes.



Ruelle dans le bourg au-dessous de l'église.



Le bâtiment de la cure (ancien hospice de Saint-Jacques) avec ses énormes murs de soutènement, se dresse au-dessus de la rampe qui conduit à l'église.



Le donjon, vu du « Sénat », avec les tours semi-circulaires de l'enceinte ouest.



La porte de Leytron. Sur les montants intérieurs, on voit encore la longue rainure verticale dans laquelle on faisait mouvoir la herse.



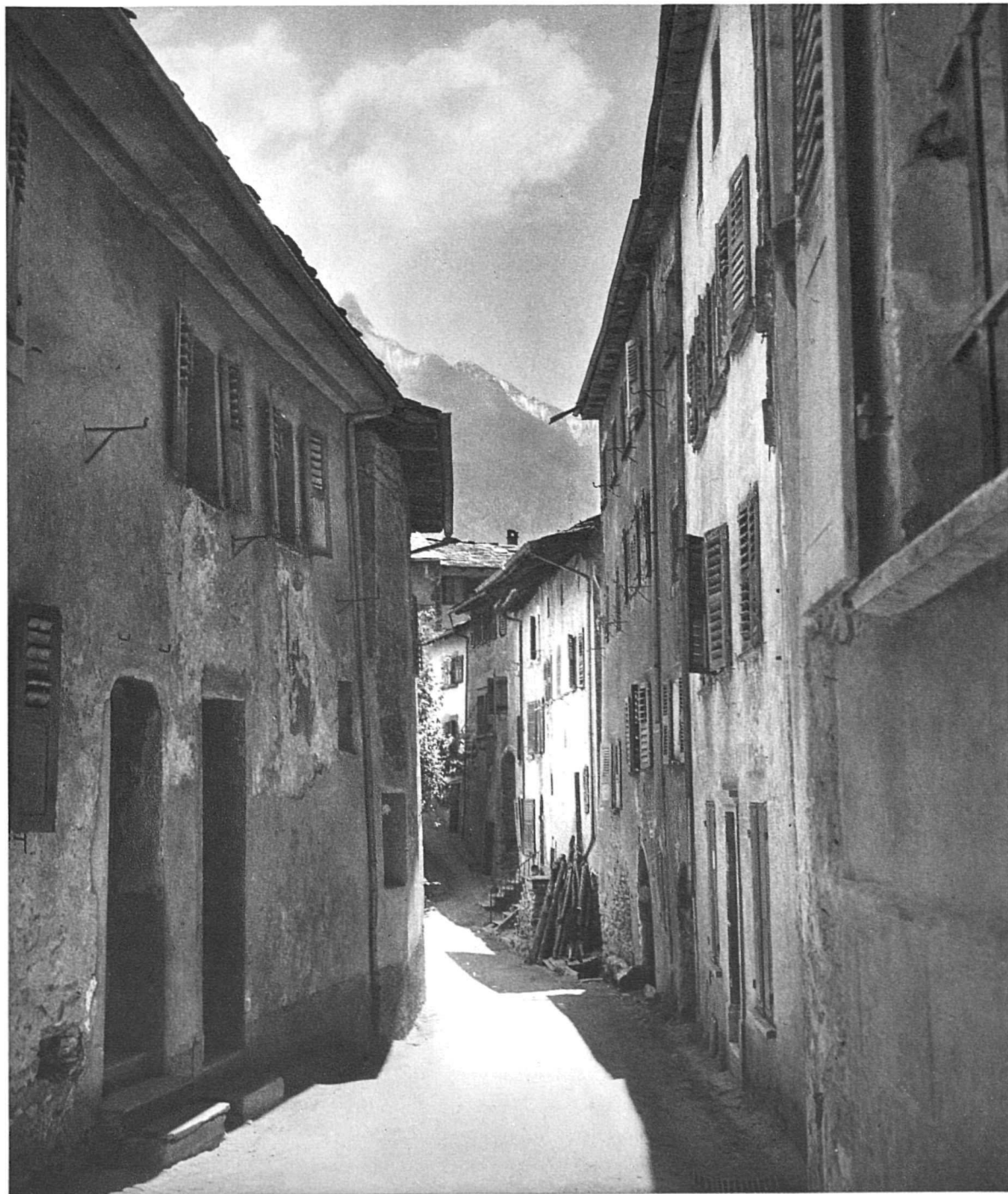
Intérieur de la porte de Leytron. On remarque sur le mur, au-dessus du cintre, un escalier saillant qui conduisait à la loggia où se tenaient, dit-on, les gardiens de l'octroi.



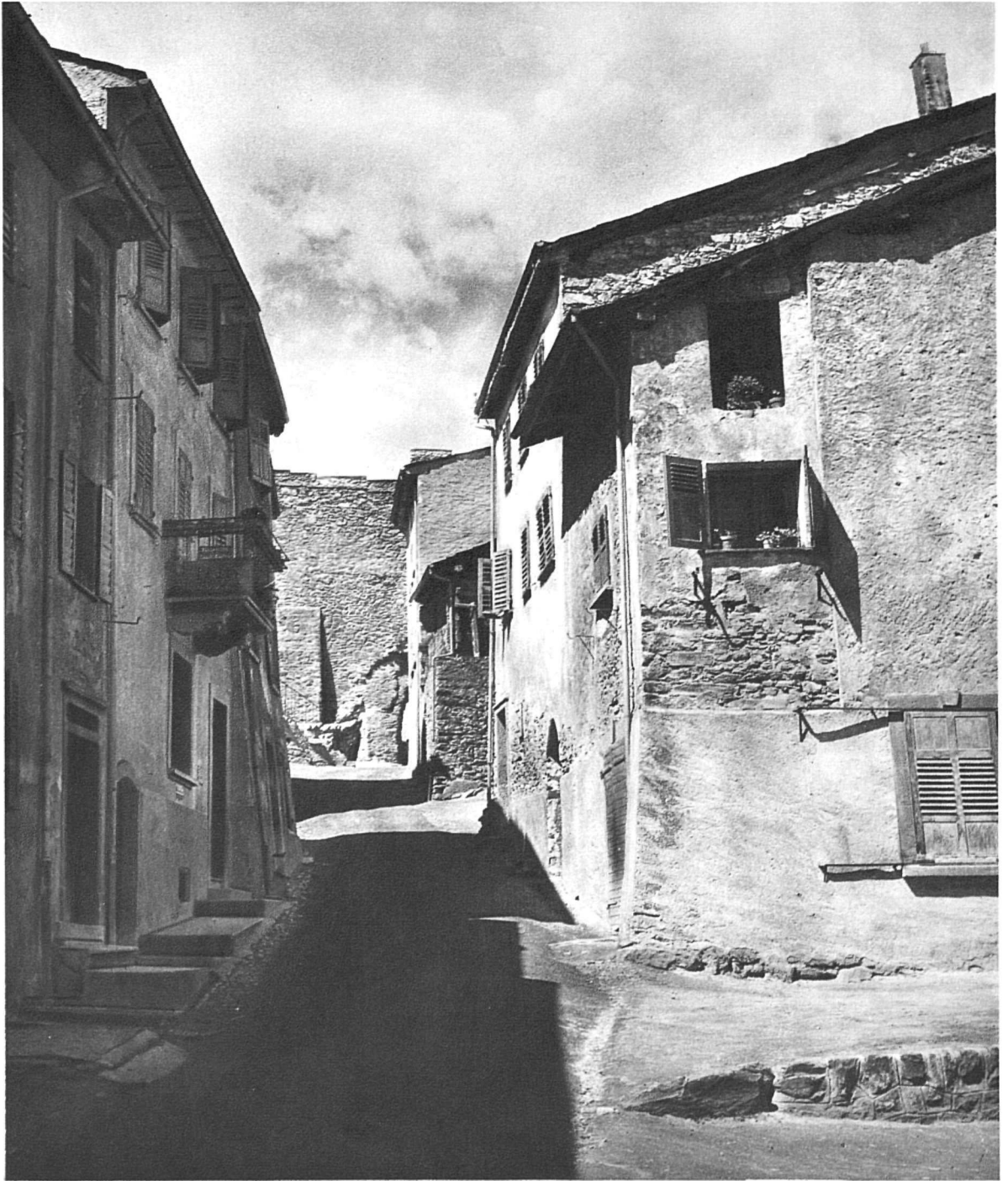
Curieuse maison dont la façade, au-dessus de l'escalier à vis ouvert sur la chaussée, présente une partie saillante soutenue par un demi-berceau aux arêtes fort élégantes.



Maison discrètement restaurée.



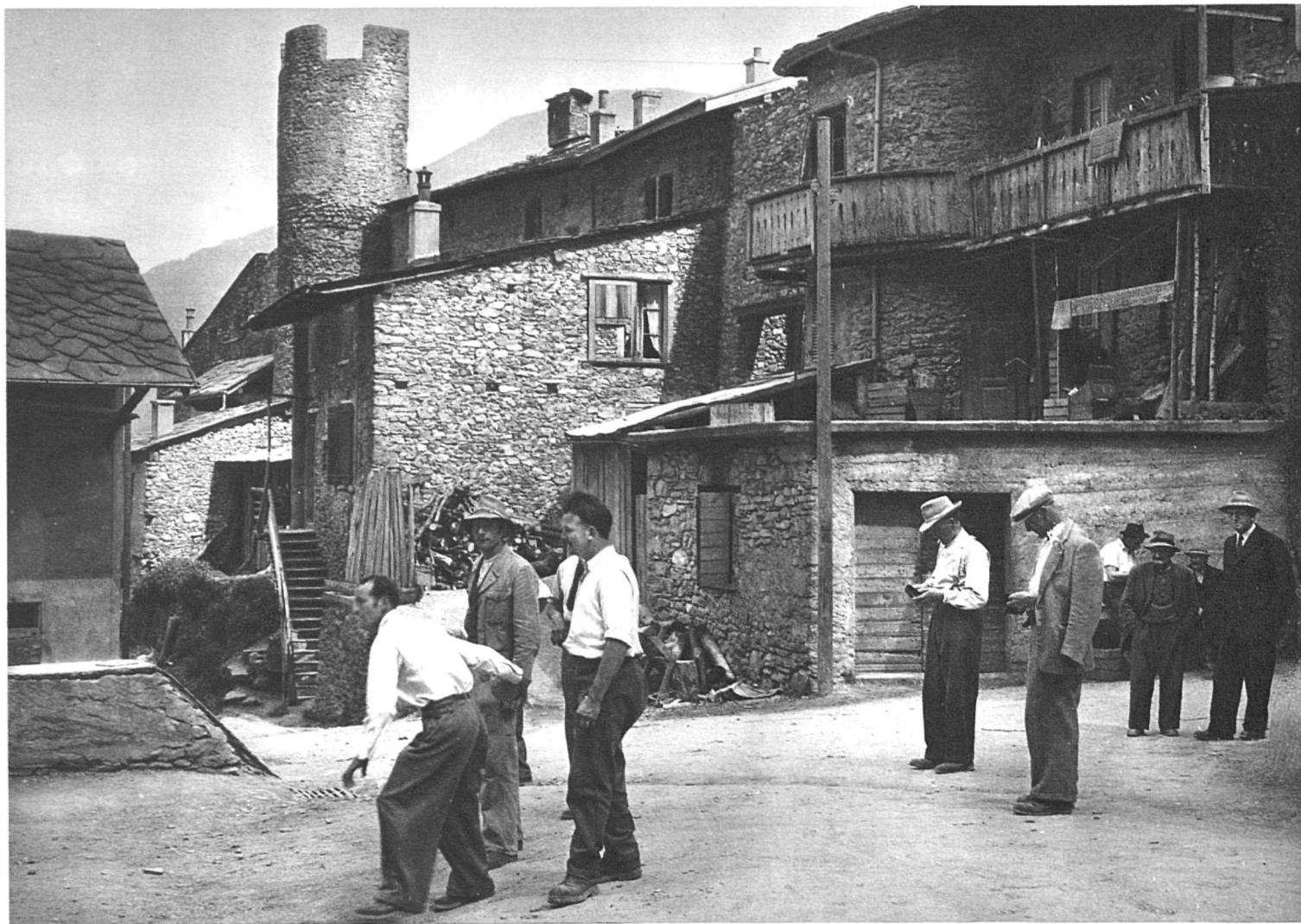
La rue près de la maison de commune.



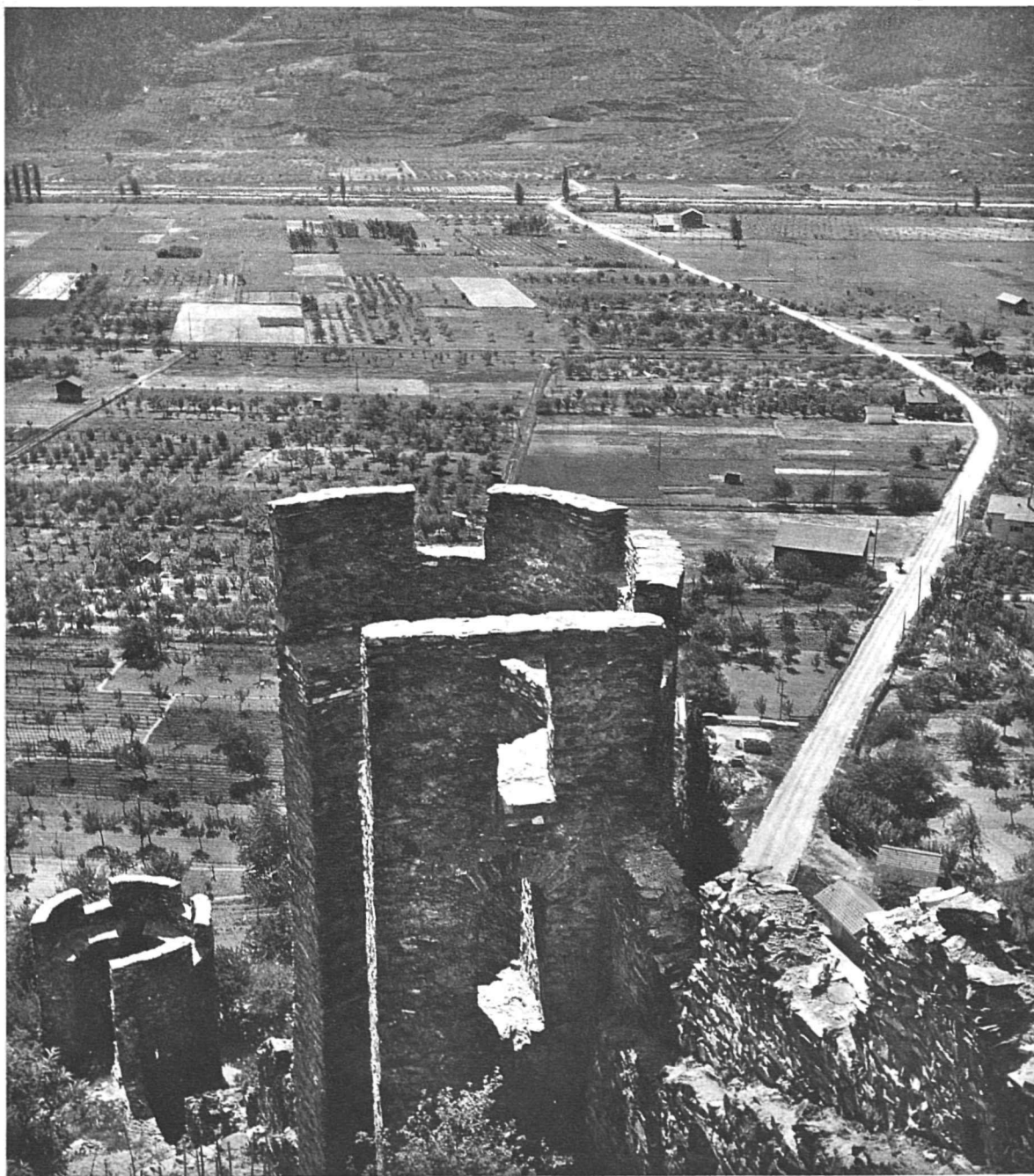
Rue conduisant de la place à la porte de Fully.



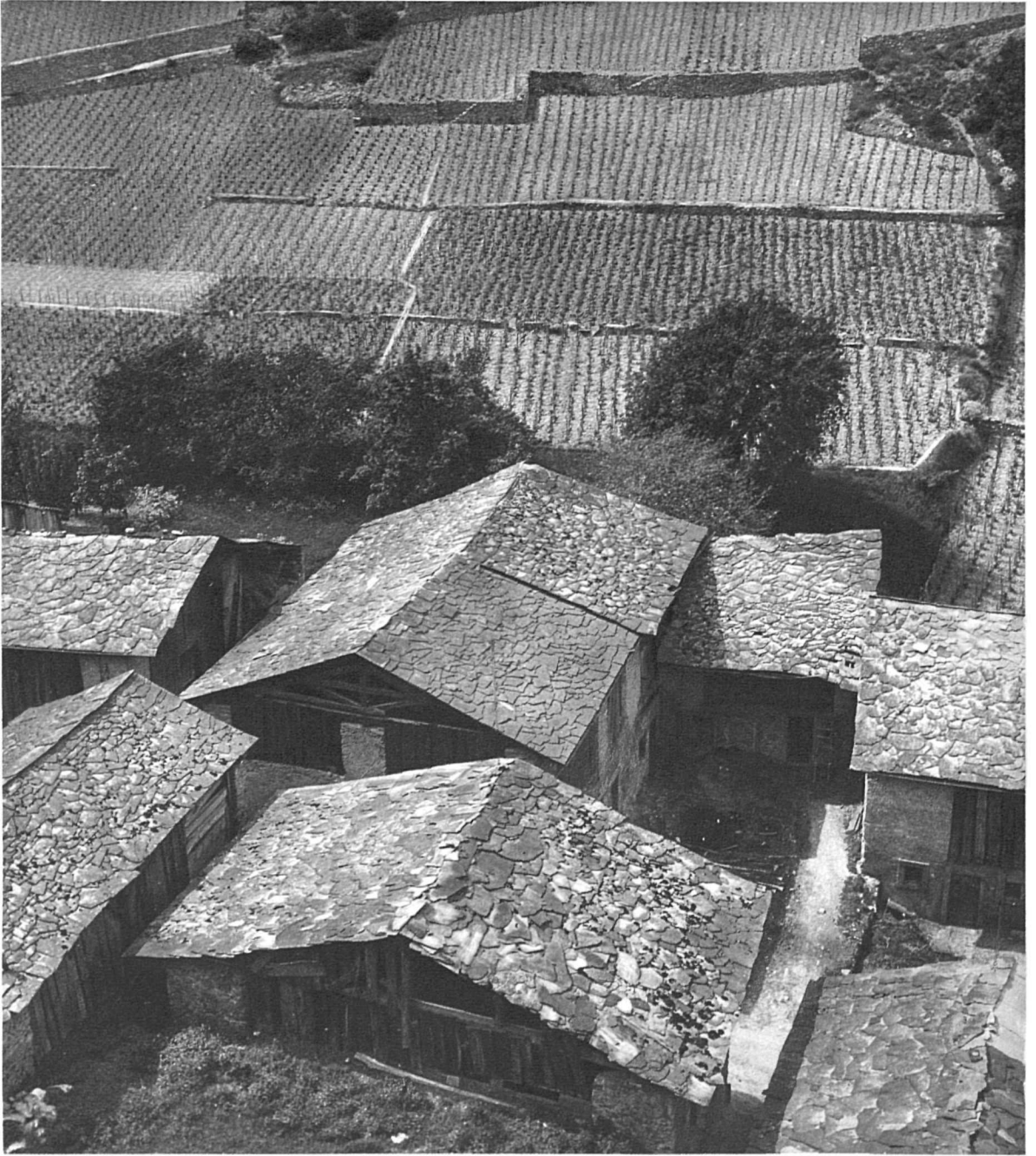
Les remparts du front nord avec les tours semi-circulaires. On remarque les granges et les écuries adossées aux murailles.



Peu à peu, au cours des âges, les habitants utilisant les remparts pour construire leurs maisons y ont aussi pratiqué des fenêtres et accolé des galeries, à tel point que l'enceinte est en partie dissimulée.



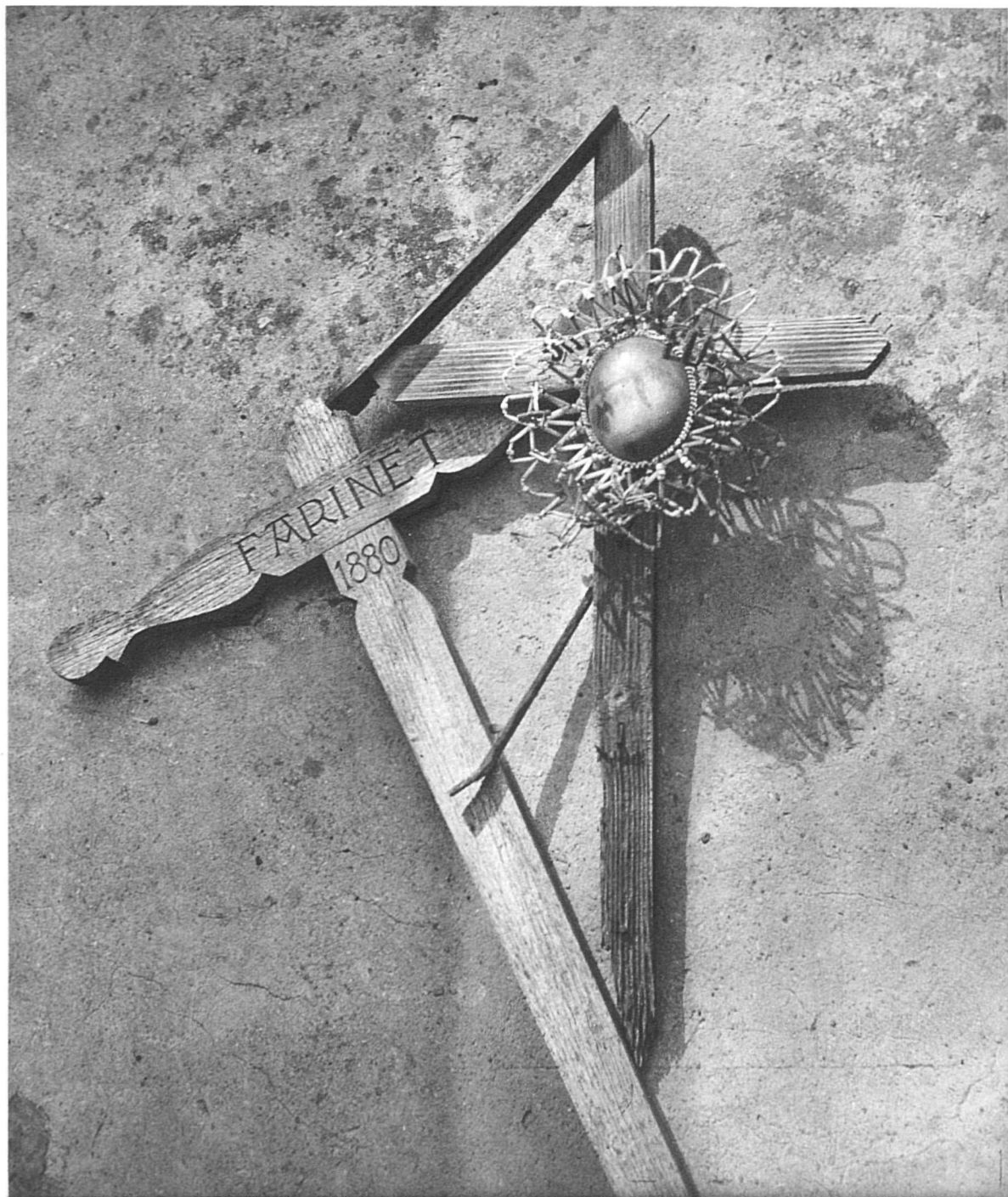
Le chemin de ronde entre les tours semi-circulaires de l'enceinte ouest. La route de Saillon-Saxon.



Aux Chavannes. Symphonie en gris.

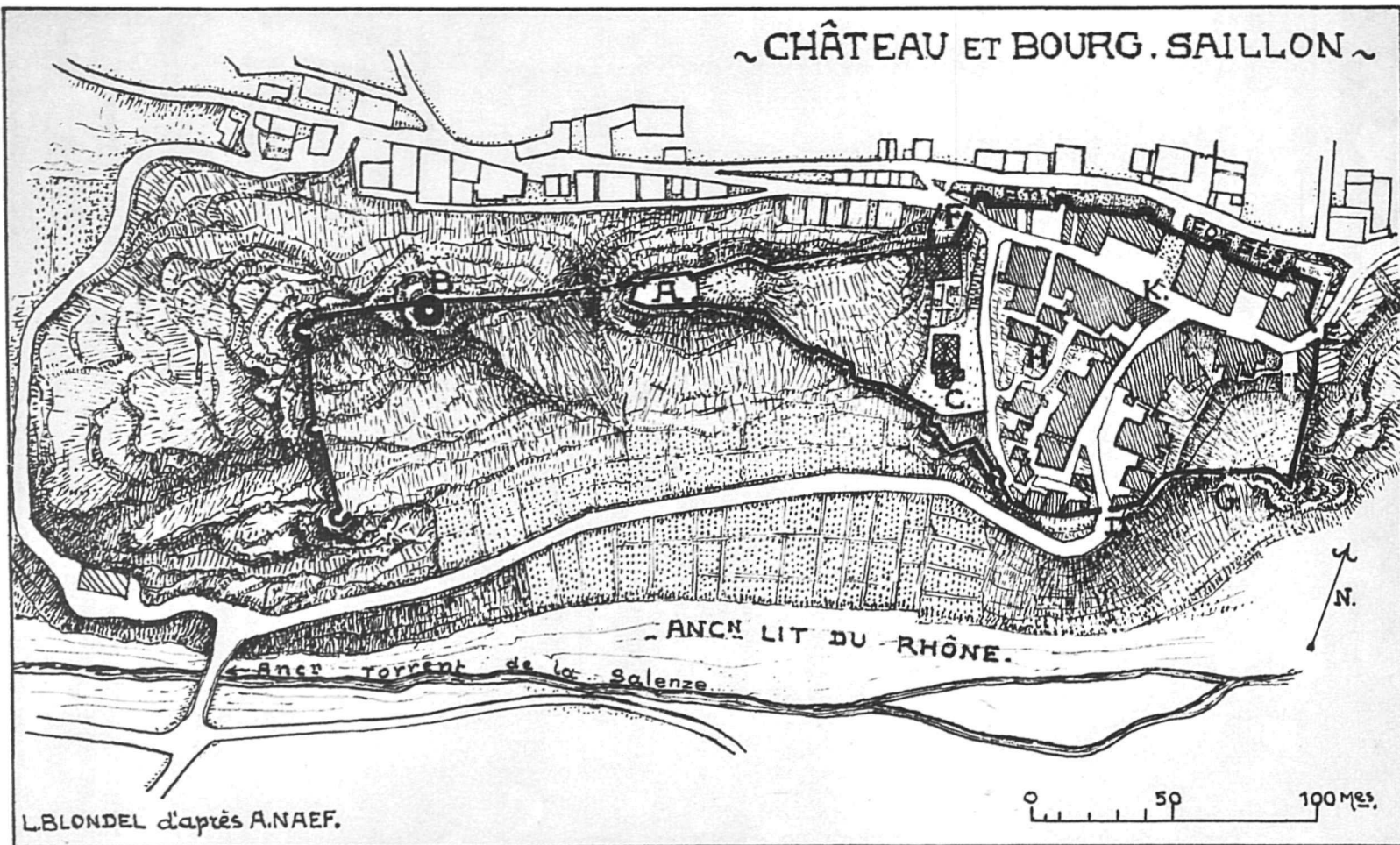


Dans l'église restaurée en 1945, fresque de Paul Monnier représentant le martyre de saint Laurent. Le maître-autel et la table de communion sont en marbre de Saillon.



La croix, seul vestige de la tombe de Farinet, le fameux faux monnayeur qui a trouvé la mort dans les gorges de la Salentze.

~ CHÂTEAU ET BOURG. SAILLON ~



A. Ancien château. B. Tour Bayart. C. Eglise de 1740. D. Porte du Sex. E. Porte de Leytron. F. Porte de Fully. G. Petite porte du Sex. H. Ancienne chapelle St-Sulpice. I. Presbytère. K. Maison de Commune.

